

son cœur de père éclata en sanglots en voyant ses enfants étendus enchaînés à ses pieds.

Cinq d'entre eux sont presque sans vie, tant la perspective du supplice les a effrayés, ils ne reconnaissent pas leur curé, leur bouche est muette, ils n'ont plus conscience de leur être, ils ne sentent pas même venir la mort qui déjà semble les étreindre de ses bras glacés. Mais le sixième n'a pas perdu connaissance, il comprend toute l'étendue de son infortune, il pleure, il crie, il se roule sur le plancher, le désespoir le plus affreux déchire son âme.

Les paroles de son pasteur ne le calment pas, rien ne peut éloigner de son esprit cette horrible pensée d'une mort violente et prochaine, son cœur est fermé à la consolation, la religion même a perdu tout empire sur cet infortuné. Ses yeux égarés semblent fixés sur un tableau déchirant : il voit devant lui une épouse chérie et six petits enfants en proie à toutes les douleurs et à tous les dangers de la misère. A l'aspect de cette image terrifiante qui l'obsède, le délire s'empare de lui, d'une voix dont les accents n'ont plus rien d'humain il maudit ses bourreaux et profère des imprécations qui font frémir d'épouvante.

Le prêtre, voyant que ses efforts pour donner un peu de résignation à cette âme brisée sont inutiles, prit alors une résolution sublime, il alla trouver l'officier qui lui avait permis de visiter ces prisonniers et lui dit :

— Capitaine, ces pauvres gens sont innocents, vous le savez ; il est même plus que probable que ce coup de fusil n'a pas été tiré par un habitant de ce village, alors pourquoi agir avec tant de rigueur ? pourquoi les rendre responsables d'un acte qu'ils n'ont pas commis ? Ah ! de grâce laissez-vous toucher par leur malheur, ne méprisez pas leurs larmes et celles de leurs épouses... Donnez la liberté à ces malheureux...

— Que m'importe, répondit le brutal Prussien, leur innocence ou leur culpabilité ? Sachez qu'aujourd'hui on a, ici, insulté le drapeau de ma patrie et blessé à mort un de mes soldats ; je veux venger ce sang et cet affront. Par le châtement que je vais infliger, j'entends montrer à vos perfides compatriotes que jamais impunément ils n'insulteront l'étendard de la Prusse et n'assassineront un fils de la noble Allemagne.

Le prêtre comprit à ces mots que tout espoir était perdu et que ses paroissiens allaient mourir malgré leur innocence. Alors, levant les yeux au ciel, il adresse à Dieu une fervente prière ; puis, ô sublime dévouement ! il s'offre au commandant pour être lui-même fusillé à la place de celui des prisonniers qu'il avait trouvé le plus désespéré.

Ce monstre à face humaine accepte cette substitution avec une indifférence moqueuse, et, sur le champ, avec les fers de celui qu'il rend à la liberté, il fait lier le prêtre... Le bon pasteur va mourir pour sa brebis.

La cruelle sentence allait être exécutée ; déjà tout était prêt pour le supplice, quand arriva le colonel du régiment, auquel appartenaient ces soldats. A peine informé de cette triste affaire, l'officier supérieur dirigea ses pas vers la prison et, en considération de l'incomparable dévouement du prêtre, fit grâce à tous.

Dieu, qui, partout et toujours, sait secourir l'opprimé et

confondre l'oppresseur, avait envoyé cet homme pour arracher à la mort six innocentes victimes.

GEORGES GAGNON — (*Rhétorique*).

LETTRÉ DE BELGIQUE

Anvers, le 20 septembre 1878.

Mes chers amis,

Au commencement de l'année scolaire, je retrouve avec plaisir mes estimés lecteurs de Joliette et, tout en venant faire connaissance avec les nouveaux élèves, je vous souhaite à tous l'application, la docilité et toutes les vertus qui font les bons étudiants. Je vous souhaite surtout la piété parcequ'elle est "utile à tout", comme dit S. Paul ; je vous souhaite également une tendre dévotion à la S^{te} Vierge votre bonne Mère et la Protectrice de vos études, et, afin de vous la faire aimer davantage, je vais vous raconter aujourd'hui l'histoire de Notre-Dame d'Anvers et du culte qui lui est rendu par les habitants de la ville dont elle est, depuis des siècles, la patronne et la glorieuse Reine.

L'origine de cette dévotion tutélaire est simple et touchante. Les Normands avaient ravagé une grande partie de la Belgique et le territoire d'Anvers eut surtout à souffrir de l'invasion de ces barbares. Après leur défaite en 891, on trouva attachée au tronc du seul arbre encore debout, reste d'une immense forêt qu'ils avaient incendiée, une petite statue de la S^{te} Vierge qui fut aussitôt vénérée sous le nom de "Notre-Dame-sur-la-Branche". C'est en ce même lieu que fut élevée une chapelle devenue bientôt célèbre par un grand nombre de miracles. Les chanoines, institués en 1096 par Godefroid de Bouillon, marquis d'Anvers, y établirent leur chapitre et bientôt ils furent forcés de remplacer ce modeste sanctuaire par une église spacieuse. Burchard, évêque de Cambrai, en fit la consécration en 1124, la dédiant, ainsi que la ville d'Anvers, à la très-sainte Vierge sous le titre de son Assomption glorieuse.

Bientôt le concours des pèlerins avait tellement augmenté et les aumônes des fidèles étaient devenues si abondantes, qu'on commença à exécuter au XIV^e siècle le projet gigantesque de l'érection de l'église actuelle. En 1398 fut instituée la procession annuelle de Notre-Dame par les rues de la ville ; ce fut vers ce même temps qu'on plaça dans l'église l'image de la Mère de Dieu qui y est encore vénérée de nos jours. Lorsque le temple actuel s'élevait par l'initiative généreuse de nos ancêtres, ils se hâtèrent d'y établir le culte de leur Protectrice céleste. A peine le côté nord de l'édifice fut-